

ÉRIC ET RAMZY

UN FILM DE ÉRIC JUDOR

**LA TOUR
DE CONTRÔLE
INFERNALE**



LÉGENDE
PRÉSENTE

ÉRIC ET RAMZY

**LA TOUR
DE CONTRÔLE
INFERNALE**

UN FILM DE **ÉRIC JUDOR**

DURÉE : **1H31**

AU CINÉMA LE 10 FÉVRIER 2016

COMMENT C'EST DANS TROP LONGTEMPS !
ON AURA AU MOINS 200 ANS !

DISTRIBUTION

LÉGENDE DISTRIBUTION

15, avenue d'Eylau

75116 Paris

elenabuchman@legende-distribution.com

PRESSE

AS COMMUNICATION

Sandra Cornevaux, Grégory Malheiro, Audrey Le Pennec

8, rue Lincoln – 75008 Paris

Tél. : 01 47 23 00 02

audreylepennec@ascommunication.fr



SYNOPSIS



ÇA VEUT DIRE L'HISTOIRE DU FILM. C'EST LÀ QU'ON EXPLIQUE QU'EST-CE QUI SE PASSE.

Octobre 1981.

Ernest Krakenkrick (**Éric**) et Bachir Bouzouk (**Ramzy**) sont deux brillants pilotes de l'armée française. Suite à une malencontreuse erreur au cours d'un test de centrifugeuse, ils perdent une partie de leur potentiel intellectuel. L'armée voulant les garder dans l'aviation, on leur trouve un poste de bagagistes à Aurly Ouest.

Lors de leur premier jour de travail, l'aéroport est attaqué par une bande de terroristes se faisant appeler les « Moustachious ». Par un concours de circonstances, les deux acolytes sont les seuls à avoir échappé au gaz soporifique qui a plongé tout le monde alentour dans un profond sommeil. La police et l'armée vont alors devoir compter sur ce duo improbable pour sauver la situation.



rencontre avec
ÉRIC & RAMZY

C'EST LES DEUX GOGOLS QUI JOUENT DEDANS LE FILM

EN 2001, IMAGINIEZ-VOUS QUE LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE ALLAIT DEVENIR UN FILM CULTE ?

RAMZY : On ne s'est jamais demandé ce que ça allait devenir. On a foncé, on a bien rigolé, et les gens en ont fait ce qu'ils ont voulu. C'était génial. Encore aujourd'hui, si longtemps après, beaucoup de gens nous en parlent en étant morts de rire, des gens de notre âge, mais aussi leurs enfants.

ÉRIC : Je ne sais pas si c'est un film culte, mais c'est sans doute celui de nos films qui a le plus marqué le public. Au moment où on se lance dans un projet, on est toujours persuadés de faire le meilleur film du monde, on est hyper contents de notre travail, mais on ne sait jamais ce qui va toucher les gens. On a adoré faire SEULS TWO, on trouve le film visuellement très beau, avec des gags qui nous font hurler de rire et pourtant, malgré de bons résultats, il a moins fédéré que LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE. On manque toujours de recul au moment où l'on fait les choses et je crois qu'on a un problème : on adore ce qu'on fait. Au départ, on s'est fait tellement taper dessus qu'il fallait quand même qu'on soit fans de ce qu'on faisait pour résister. Nos films sont particuliers, différents, assumés et joyeux. Avec l'expérience, j'ai appris que cette forme d'humour joyeux qui ne dénonce rien avait du mal à trouver ses lettres de noblesse. Pourtant, au fil du temps, une certaine presse a commencé à bien nous aimer, et même à nous citer. C'est sûr que quand LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE est sorti, ça ne ressemblait à rien de ce qui se faisait...

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU LE SUCCÈS À L'ÉPOQUE ?

ÉRIC : Deux millions d'entrées pour un premier film, c'était extraordinaire. On bénéficiait d'une vraie popularité, grâce à la série « H » et à notre premier spectacle qui avait bien tourné. Du coup, je crois que quel que soit le film qu'on aurait sorti à ce moment-là, il aurait très bien démarré. Les gens sont allés le voir, et même si certains ont été déroutés par notre humour, beaucoup ont capté, ce qui fait quand même du monde pour rire avec nous. De toute manière, pour moi, les chiffres restent une énigme. Qu'on ait fait cinquante entrées ou deux

millions, je suis très fier de ce film. Il vieillit très bien parce que c'est de l'humour burlesque, qui n'est pas ancré dans une époque et dont les références sont plutôt universelles. L'humour burlesque et absurde vieillit mieux qu'un humour extrêmement référencé ou social.

RAMZY : Ce succès nous a d'abord permis d'être libres et de rester nous-mêmes. On a pu essayer, avancer, sans être bloqués.

À QUEL MOMENT AVEZ-VOUS ENVISAGÉ DE FAIRE LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE ?

RAMZY : Pour nous, LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE n'est pas un film comme les autres. On pourrait faire un milliard d'autres films, celui-là reste quand même notre bébé, notre acte de naissance au cinéma. Son univers est le nôtre. Alors notre envie d'y revenir était évidente. Plus que d'envie, on peut parler de naturel : il était naturel pour Éric et moi d'avoir envie de le faire, tôt ou tard. C'était juste une question de moment.

ÉRIC : Ramzy et moi avons fait plein de choses ensemble et séparément – il a même réparé des bagnoles et j'ai fait de l'électricité ! On voulait vraiment se relancer dans un projet, ensemble, quelque chose de fort, et on s'est rendu compte

que mine de rien, ce que réclamait le public, c'était cet humour-là, l'humour de débiles que l'on avait développé dans LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE, mais aussi dans nos spectacles. Les gens avaient envie de nous retrouver dans des personnages extrêmement régressifs. Avec la série « Platane », je m'étais lancé dans un truc plus écrit, moins burlesque, moins absurde. De son côté, Ramzy avait fait des films d'auteurs. Mais finalement, s'aventurer dans ces univers plus réalistes n'a fait qu'amplifier l'envie de revenir au débile, de rejouer les tarés. Du coup, on s'est dit que la meilleure idée consistait à reprendre ces personnages-là, d'une façon ou d'une autre. On en parle depuis 2012. On a mis presque quatre mois à l'écrire, avec Nicolas Orzeckowski, et Ramzy qui a mis sa patte. Dans ma grande non-humilité, je crois qu'on a su écrire un film qui ressemble à celui qu'on avait fait en 2001 mais qui bénéficie de toute la maturité et l'expérience qui sont les nôtres aujourd'hui. Je suis convaincu qu'on a réécrit un nouveau LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE d'aujourd'hui, très moderne.

À QUEL MOMENT AVEZ-VOUS DÉCIDÉ QUE CE SERAIT ÉRIC QUI RÉALISERAIT ?

RAMZY : La réalisation m'intéresse moins qu'Éric. Il a envie de ça alors que j'y vais surtout quand je dois y aller. J'ai vu son travail sur « Platane », et j'ai trouvé ça super. Je me suis



dit que si je réalisais avec lui, je serais dans ses pattes plus qu'autre chose, alors autant que la situation soit claire dès le début. C'est évidemment un peu dur d'un seul coup, qu'il y en ait un qui dirige tout alors qu'on s'est battus pendant vingt ans pour que ce ne soit pas le cas, mais finalement on l'a fait et j'en suis très heureux. Il faut avoir la maturité d'abandonner à l'autre ce qu'il sait faire, moi je le fais sans ego. Voir le nom d'Éric Judor écrit au-dessus de LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE ne blesse absolument pas mon ego.

ÉRIC : Le fait que je réalise est d'ailleurs plus un aspect de confort technique. Au fond, que ce soit moi qui réalise ou nous deux, ça ne nous empêche pas de nous parler. Au fond ça n'a pas grande importance parce qu'en définitif, le film aurait été, je pense, exactement le même.

RAMZY : Ça nous a permis d'être plus libres dans le jeu. Quand j'arrivais sur le plateau, je n'avais qu'une fonction : c'était de faire marrer Éric, de l'alléger. Je sais ce que c'est que de réaliser : du matin au soir pendant trois mois, tu ne fais que ça. Mon rôle consistait à le sortir de là. J'arrivais une fois qu'il avait tout préparé en tant que réalisateur, et je faisais en sorte de lui faire oublier la logistique, de le ramener au rire, au pur plaisir du jeu comme on l'aime. On se connaît très bien, je lui ai dit de me confier cette partie-là de lui, de se reposer sur moi. Il pouvait trouver refuge avec moi dans un endroit libre et léger. Je lui ouvrais la porte de la récré ! J'étais le seul à pouvoir le faire. On se connaît tellement bien que je sais quand c'est sérieux, quand on réfléchit, quand on travaille... Alors j'ai été son meilleur copain de récré. Et on filmait la récré.

COMMENT AVEZ-VOUS REVISITÉ CES PERSONNAGES ?

RAMZY : C'est revenu tout de suite. En fait, ils ne nous ont jamais quittés. Mais je me souviens qu'on flipait quand même à l'écriture. On se demandait si on saurait les rejouer. Pourtant il n'y a eu aucun problème, que du bonheur. On s'est immédiatement glissés dans la peau des personnages. Ce sont les mêmes, une vie plus tôt. Dans cette histoire, ce sont les pères des deux rigolos de LA TOUR MONT-PARNASSE INFERNALE que l'on découvre. Tels pères, tels fils. C'est plus

vrai que jamais. C'est sûrement triste à dire mais ils sont en nous pour toujours. On pourra les refaire dans dix ans.

ÉRIC : On les a tellement joués, que ce soit dans le premier film ou sur scène, qu'ils représentent une part de notre patrimoine génétique. Il suffit d'écrire une scène, d'y penser, et le ton, la voix reviennent naturellement. En quelques minutes, on était les personnages. Ils sont les plus instinctifs de notre carrière. Ce sont des enfants. La période « pilotes de chasse » avec leur côté surhomme n'est que le prétexte à les retrouver sous une nouvelle forme. La finalité, c'est de retrouver les deux enfants. Et comme la plupart des enfants, ils sont dans l'instant, ils réagissent spontanément de la manière la plus naïve possible à la situation à laquelle ils sont confrontés.

**“REECRIRE DU GAG SIMPLE,
POUR DES SIMPLETS,
C'EST UN KIF ABSOLU !”**

ERIC JUDOR

DANS VOTRE JEU, Y A-T-IL BEAUCOUP DE PLACE POUR L'IMPROVISATION OU ÉCRIVEZ-VOUS TOUT ?

ÉRIC : Tout est écrit. On fait confiance au texte. Il y a quand même de l'improvisation, sinon ce ne serait pas nous, mais on a appris à être spontanés tout en jouant ce qui est préparé. On réinvente un peu à chaque prise parce que l'on n'est pas du genre à refaire exactement le même texte dans les mêmes places ! Ce n'est pas notre approche. Je crois que la façon de pratiquer le métier vient aussi de la manière dont on y est entré. Quand on prend des cours formels avec des profs classiques, on apprend systématiquement à renvoyer la même énergie au même moment avec le même texte ; c'est un travail, une formation que nous n'avons pas. Nous, on a toujours appris à être drôles en changeant l'énergie dans la trame de la séquence. Du coup, le jeu consiste à surprendre l'autre. C'est un de nos moteurs. On cherche toujours à se piéger l'un l'autre, à se pousser plus loin. C'est même plus

qu'un moteur, c'est une façon de travailler. Si on rejoue exactement la même chose – avec l'expérience, aujourd'hui on sait le faire – ça sera moins vif.

RAMZY : J'arrive à faire et refaire avec d'autres comédiens, mais avec Éric ça n'a aucun intérêt. On partage une connaissance réciproque et une confiance unique. On est toujours obligés de rebondir, de rebalancer un petit truc dans le jeu pour que l'autre se dise : « Tiens, il n'avait pas joué cette carte-là tout à l'heure ». Il n'y a qu'avec Éric que cela fonctionne comme ça. On fait une première prise, elle est bonne ou moins bonne, mais en refaire une deuxième exactement identique n'a pas de sens. On pourrait le faire, mais ça ne nous intéresse pas. Ce serait moins fort pour les spectateurs.

ÉRIC : Avant, on allait très loin dans l'impro et on emmenait le texte carrément ailleurs, mais aujourd'hui on essaie de rester centrés sur le cœur du sujet en brodant autour, en rajoutant des options à chaque prise. C'est généralement au montage que le choix définitif se fait, pour avoir du recul par rapport à l'ensemble. Du coup, comme les nuances sont différentes à chaque prise, on a un choix énorme. On parvient à maintenir l'équilibre et l'énergie que l'on souhaite pour le film justement parce qu'avec l'expérience on a appris à improviser dans le sens du texte, dans le sens de la situation. On cherche à générer une sorte d'écrin dans lequel évoluer, c'est notre comique à nous, notre burlesque, et le jeu des corps, le jeu de l'absurde fait que normalement, les séquences peuvent quasiment être autonomes et se suffire à elles-mêmes. Mais aujourd'hui, on a en plus appris à écrire des choses qui s'intègrent dans l'histoire, qui racontent davantage qu'une simple série de sketches.

QUE REPRÉSENTE LE FAIT D'ÉCRIRE POUR VOUS-MÊMES ?

ÉRIC : C'est un plaisir rare, un privilège. Je connais Ramzy par cœur. On a commencé notre carrière comme ça. Ce plaisir d'écrire nos propres personnages pour nous-mêmes, on le pratique depuis le début. Écrire 24 épisodes de « Platane », c'est vraiment un tout autre univers, l'équivalent de 8 longs métrages ! J'étais vraiment rentré dans une routine d'écriture complètement différente, mais réécrire du gag simple, pour

des simplets, c'est un kif absolu. C'est vraiment génial pour un auteur comique parce qu'on peut tout se permettre. En plus, il y a l'envie et la gourmandise de le jouer derrière. Et là, on s'est servis. Pour éviter de refaire le même genre de film qu'en 2001, il était important d'aller plus loin et de rendre tous les personnages autour de nous très drôles. On a donc ouvert le film à de vraies personnalités.

ON DÉCOUVRE EFFECTIVEMENT QUELQUES PERSONNAGES HAUTS EN COULEUR, MAIS ON EN RETROUVE AUSSI CERTAINS DE LA PREMIÈRE AVENTURE...

ÉRIC : Marina Foïs est de retour. Serge Riaboukine aussi. Charles Nemes, le réalisateur du premier film, a aussi un rôle. Et en plus d'eux on a Philippe Katerine, et un acteur que je découvre, Grégoire Oestermann, qui joue le ministre de l'Intérieur, et William Gay, un acteur de « Platane », dans le rôle

du général. Ils ont tous un vrai personnage et une histoire à défendre. Ce ne sont pas juste des snipers qui viennent pour une vanne, une scène ou un gag, non, ils ont tous un petit univers à eux, qu'ils ont le temps de développer, et c'est ce que j'aime bien. Même ceux que l'on retrouve vont plus loin.

MARINA FOÏS EST LA CONSEILLÈRE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR...

ÉRIC : On est très « mecs » dans notre écriture et nous avons envie d'une vraie femme dans le film, alors autant prendre la meilleure. Et pour laisser libre cours à cette misogynie qui nous fait rire, autant qu'elle soit enceinte, pour faire des vannes sexistes ! Une actrice du calibre de Marina peut encaisser... et renvoyer. Elle a de la répartie et elle défend le texte avec jubilation. Je trouve vraiment que dans nos manières d'être drôles, on se ressemble. Elle n'a jamais peur de se mouiller pour mieux rebondir. Quand on a des joutes

verbales, elle envoie, elle est solide, il faut boxer. Elle est belle, elle est hyper drôle, c'est super rare ! Elle est en plus capable de jouer les pires conneries avec le plus grand sérieux, elle permet cette espèce de double tranchant. On est allés la chercher pour la déconne, mais on sait à quel point elle sait être intense et vraie. Ici, elle est dans un environnement où elle joue très premier degré, et c'est très important pour la comédie. Tout doit être joué au premier degré parce que si on apporte de la distance au texte, ça ne veut plus rien dire. Pour que l'on croie à l'absurde, il faut que les vannes soient défendues de la manière la plus sincère possible. Si on déconne en jouant un texte absurde, on perd le public.

ON DÉCOUVRE PHILIPPE KATERINE DANS LE RÔLE D'UN MÉCHANT ATYPIQUE... COMMENT ET POURQUOI L'AVEZ-VOUS CHOISI ?

ÉRIC : C'est Nicolas Orzeckowski qui a eu l'idée de Katerine, pendant que je mangeais mes frites. Il m'a dit : « Et pourquoi pas Philippe Katerine en méchant ? ». J'ai tout de suite su que c'était une bonne idée. Philippe est quelqu'un de tellement doux que le voir jouer un méchant provoque quelque chose de paradoxal, une rupture étonnante. Il est très calme, et fait quand même des choses violentes mais très posément. C'est avec une grande douceur qu'il abat la plupart de ses propres hommes. C'est un acteur extraordinaire, qui connaît son texte à la virgule près. On lui a réécrit un pavé trois quarts d'heure avant de jouer une nouvelle séquence, et il l'a appris dans la foulée. Il le connaissait aussi bien que nous quand on a une semaine pour l'apprendre. C'est un grand acteur. Il peut proposer toute une palette de variations en les maîtrisant complètement. Je l'ai trouvé extraordinaire. Dès qu'il parle, il est dans un film. Il n'est presque pas obligé d'interpréter quoi que ce soit. Il est déjà un personnage dans la vie. Si tu le filmes dans la vie, tu as l'impression qu'il joue.

SERGE RIABOUKINE ÉTAIT LUI AUSSI DÉJÀ DANS LE PREMIER FILM...

ÉRIC : Serge avait bien plus à jouer dans ce film-ci que dans le premier. Du coup, il peut donner sa mesure et je le trouve



beaucoup plus drôle. Il a une vraie gueule de cinoche. Quand j'étais derrière le combo, j'avais déjà l'impression de me retrouver devant un écran de cinéma. Il a une tête de méchant américain. Et puis il a une voix, il sait placer son texte, il dégage une intensité qui sert à fond notre personnage. Cette fois, il joue un pauvre gars parmi les méchants, ce n'est même plus lui le chef. Je trouve mignon qu'un grand nounours se retrouve dépassé et n'arrive pas à trouver sa place...

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR EST JOUÉ PAR GRÉGOIRE OESTERMANN...

ÉRIC : Grégoire est une découverte absolue. On l'a découvert pendant le casting. Ce qui m'a séduit chez lui, c'est sa diction, entre autres. Il joue une espèce de sous Jack Lang. Il est excellent, crédible, il a une certaine distance par rapport au personnage : c'est un ministre qui se fout de son travail... Il est misogyne, con, c'est un vrai mec des années 80. Il est magnifique. Après son audition, on a réécrit son rôle pour valoriser son potentiel. Un ministre, c'est une figure, et ce sont les rôles les plus ennuyeux à écrire. Dans les films, toutes les scènes du genre « Monsieur le ministre, on a un problème » sont horribles. Il fallait que l'on trouve un moyen de rendre ses interventions réjouissantes. Quand on a vu sa proposition pour le personnage, on s'est dit qu'il fallait réécrire et gonfler son rôle

WILLIAM GAY INCARNE LE GÉNÉRAL MANGEDEURME...

ÉRIC : J'ai découvert William sur « Platane » où il jouait un policier. Il a une autorité naturelle, et comme il nous fallait un général, il était évident. Mais il a quelque chose en plus, une petite fêlure. Il vient du stand-up, il fait des sketches, il est toujours à la limite de la folie, on sent qu'il y a toujours un

**"C'EST UN RETOUR
AUX FONDAMENTAUX,
AUX ORIGINES"**

ERIC JUDOR

truc qui dérape chez lui. C'est un acteur comique exceptionnel, qui me surprend de rôle en rôle.

ÉRIC, RAMZY, VOUS AVEZ TOURNÉ LE PREMIER FILM ENSEMBLE VOILÀ QUATORZE ANS. QU'AVEZ-VOUS VU ÉVOLUER DEPUIS L'UN CHEZ L'AUTRE ?

RAMZY : Sur le fond, pas grand-chose. C'est le même, et c'est pour ça que c'est agréable. Si je retrouvais un autre type que le Éric que j'apprécie, ça me soûlerait. On a fait chacun des trucs de notre côté, on a vu d'autres gens, c'est super. On en a vu certains évoluer, qui ne sont plus vraiment les mêmes, dans le bon sens du terme, et je suis très heureux de les retrouver, mais ça m'aurait attristé de voir Éric changer. J'aime ce qu'il est, j'ai envie de continuer avec ce mec-là ! C'est un bonheur. L'espèce d'électricité qui se crée entre nous quand on joue est la même, elle s'exprime de la même façon, et elle est plus jouissive qu'au début justement parce qu'on en connaît la valeur tous les deux pour avoir joué chacun de notre côté avec d'autres. On sait à quel point c'est rare.

ÉRIC : Quand vous êtes jeunes et que tout arrive d'un coup, cela peut paraître normal. LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE nous a fait cet effet-là. C'était naturel, on s'éclatait, on faisait les cons et ça a marché. Une sorte de magie a opéré sur le projet, et ça a fait des millions d'entrées. Les gens nous en parlent encore aujourd'hui. Avec ce nouveau projet, quatorze ans après, j'ai vu au fil des journées un film commencer à prendre de l'ampleur, et j'avais conscience de tout le parcours, tout le travail qu'on avait accumulé et de cette magie qu'on arrivait à recréer à nouveau. J'ai trouvé ça formidable. C'est un retour aux fondamentaux, aux origines, forts de ce qu'on a appris entretemps ensemble ou chacun de notre côté.

ON SENT QU'IL N'Y A AUCUN EGO ENTRE VOUS. EST-CE LE SECRET DE LA SOLIDITÉ DE VOTRE TANDEM ?

ÉRIC : Quand on joue, dans l'énergie, dans le duel de vanes, il y a bien sûr un rapport de compétition entre nous, mais

depuis nos débuts, aucun n'a essayé de soumettre l'autre. On se bat pour donner le meilleur en s'appuyant l'un sur l'autre, mais on inverse régulièrement les rôles. Dans notre spectacle des mots et dans LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE, mon personnage est complètement débile, et celui de Ramzy est un peu plus malin. Dans « H », c'est le contraire : c'est lui le plus frappé et moi qui le suis un peu moins. On a toujours essayé d'alterner en permanence pour qu'aucun déséquilibre ne se glisse dans notre tandem. L'idée consiste à jouer sur l'énergie que le plus débile déploie pour essayer de reprendre le dessus. Comme ça change à chaque fois, on ne se lasse pas. C'est un match d'énergie dans lequel tout se redistribue à chaque confrontation.

DANS QUEL ÉTAT D'ESPRIT ARRIVEZ-VOUS SUR LE PLATEAU ?

RAMZY : Je crois que vus de l'extérieur, tout le monde doit se dire que nous ne sommes pas du tout stressés. Pourtant, nous sommes ultra concernés et impliqués. C'est donc un stress diffus que l'on a appris à gérer depuis vingt ans. Ce n'est pas notre premier projet. Plus qu'un stress, c'est une envie de bien faire, de tout donner. Difficile de mettre des mots sur cette émotion qui est constamment là.

ÉRIC : Une fois sur le plateau, l'esprit dans lequel je suis n'a plus rien à voir avec le stress que je vis une semaine avant le tournage, ou deux jours avant, ou la veille, parce que finalement, jusqu'au premier jour, jusqu'à la première minute sur le plateau, on ne sait jamais comment le film va exister, comment cette équipe va fonctionner ensemble, si les gags vont marcher. Passé les premières heures, si ça prend correctement, il n'y a plus aucun stress jusqu'à la fin du tournage. Tout devient possible et il n'y a plus qu'à faire.

QUELLE EST LA PREMIÈRE SCÈNE QUE VOUS AVEZ TOURNÉE ?

ÉRIC : Une scène dans le hangar à bagages, tous les deux, mais c'est une scène qu'on a coupée parce que je suis mauvais. Mon premier jour est généralement à jeter à la poubelle. Je le sais, et mon premier assistant le sait aussi, du coup, on ne commence jamais par du sérieux ! Je me souviens

d'ailleurs que dans la première scène tournée pour LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE, Ramzy et moi partions avec l'argent à la gare Montparnasse, et j'étais en panique ! En voyant la feuille de service, je m'étais demandé pourquoi ils ne m'avaient pas mis de texte. J'étais très déçu. Ils avaient quand même bien fait, parce je suis mauvais jusque dans les mimiques. Je suis catastrophique le premier jour. C'est dommage pour ceux qui me demandent de ne venir tourner qu'une journée.

RAMZY : C'est pour ça qu'Éric refuse toutes les apparitions. Du coup, notre première vraie scène qui est dans le film est celle dans le hangar à bagages où je viens de faire n'importe quoi avec les boutons de commande, et où on se pose les mêmes questions à répétition. C'est une scène typique de ce qu'on aime, deux abrutis perdus dans une situation impossible à laquelle ils ne comprennent rien. On est exactement sur le cœur des personnages. Ce sont deux enfants face à quelque chose qu'ils ne comprennent pas, et qui génèrent leur propre logique dans un truc qui n'en a pas.

COMMENT AVEZ-VOUS FONCTIONNÉ AVEC VOS PARTENAIRES ?

RAMZY : Je n'ai tourné qu'avec Éric, et avec Lionel Beyeke, qui joue le père de McCalloway, qui avait beaucoup fait rire dans le premier film. C'était la première fois que Lionel jouait, et c'était du coup super cool d'avoir face à moi un mec plein de bonne volonté, qui voulait tout faire... J'ai pris beaucoup de plaisir à jouer avec lui. Il avait envie d'apprendre. Je n'ai quasiment pas eu de contacts avec les autres comédiens sauf Serge Riaboukine, avec qui c'était aussi un bonheur de jouer.

ÉRIC : Moi, j'ai principalement joué avec Ramzy, et nous avons quelques petites séquences avec les autres.

EST-CE QUE VOUS VOUS DIRIGEZ L'UN L'AUTRE ?

ÉRIC : Je ne dirige pas Ramzy et il ne me dirige pas, mais on se conseille beaucoup l'un l'autre. Chacun de nous est le premier regard sur l'autre. Si je trouve que Ramzy pourrait ajouter ou retirer des choses, et si lui trouve ça logique, il



le fait, sinon on en discute. Lui et moi avons le même type d'analyse. Il m'aide parce que je n'ai logiquement pas de recul sur moi-même quand je joue.

RAMZY : Notre écoute réciproque est d'autant plus importante sur ces personnages-là. Ils fonctionnent tellement à deux qu'il ne faut jamais perdre l'équilibre qui les relie. Si l'un de nous sort de la piste, il n'y a vraiment que l'autre pour le guider.

ÉRIC, COMMENT AVEZ-VOUS DIRIGÉ LES AUTRES COMÉDIENS SUR CE FILM ?

ÉRIC : Les autres comédiens jouent notre texte, et quand on écrit, on a dans la tête une musique, un rythme quant à la façon dont les mots devront être dits. On travaille avec les comédiens jusqu'à retrouver cette musique. Marina, par exemple, demande cela, elle veut être dirigée. Souvent, les comédiens préfèrent qu'on leur donne des directions de jeu.

Avec Philippe Katerine, je dirigeais très précisément, à la phrase près, à la virgule près, et il réagissait vraiment d'une manière incroyablement précise. Il pouvait intégrer n'importe quelle nuance à son jeu. J'étais très impressionné.

Pour les autres, tous de très bons comédiens, nous avons cherché la cohérence du personnage qu'ils portent. Chacun a été valorisé au service de l'univers qu'il défend, comme par exemple le Flamand, le pilote allemand, le père de famille resté au bord de la route avec sa femme, ou le soldat qui vient systématiquement alerter Mangedeurme. Nous étions très précis dans nos demandes et ils sont allés au bout et nous ont donné exactement ce que l'on espérait.

ÉTIEZ-VOUS IMPATIENTS DE JOUER CERTAINES SCÈNES ?

RAMZY : Je n'en attendais pas une plus que les autres parce que j'avais envie de jouer tout ce qu'on avait écrit. On a mis ce qu'on a voulu, ce qui nous faisait rire, sans aucune censure,

sans restriction. Du début à la fin, je me voyais dans cet univers. Tout le film me tentait.

ÉRIC : Chacune des scènes repose sur l'humour, l'absurde, à travers une histoire qui propose des situations bien barrées. J'avais envie de tout – je vous l'ai dit, j'adore ce que je fais. En tant que comédien, je suis absolument fan du réalisateur et du metteur en scène. J'ai par exemple adoré jouer la séquence des éperviers. C'est tout ce que j'aime, la surprise, le mystère, du surréalisme, et tout dérape avec un plan impossible pour s'évader en se servant de ces deux oiseaux magnifiques qui n'ont pas souffert durant le tournage. C'est perché très haut dans l'absurde et le burlesque de ces deux personnages.

QU'ESPÉREZ-VOUS APPORTER À VOTRE PUBLIC – CELUI QUI VOUS CONNAÎT ET CELUI QUI VA VOUS DÉCOUVRIR AU CINÉMA ?

RAMZY : Ce film n'est pas une suite. Dès la première scène, on se rend compte que c'est une autre aventure, mais avec notre esprit. On est dans la même énergie, la même inventivité que pour le premier, mais avec peut-être plus de savoir-faire. On l'a senti dès qu'on s'est mis à jouer. Les gens veulent nous voir dans des situations délirantes en train de nous débattre pour essayer de nous en sortir en foirant tout. Ils ne vont pas être déçus. On a fait ce film pour de bonnes raisons, pour une bonne envie.

ÉRIC : Ce film est pour moi une réinvention de LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE. À mon avis, il amène quelque chose d'aussi nouveau et d'aussi joyeux que le premier quand il est sorti. On retrouve notre esprit, notre univers, la comédie burlesque et absurde, avec en plus un casting qui emmène l'ensemble encore plus loin.

QU'EST-CE QUI A ÉTÉ LE PLUS DIFFICILE SUR CE FILM ?

ÉRIC : À part nous-mêmes, rien. On a quand même dû tourner en Belgique parce que les Aéroports de Paris ne voulaient

pas que l'on fasse le film chez eux. On nous a dit que cette histoire pouvait nuire à l'image des bagagistes. Authentique.

RAMZY : Sur le premier film, on n'avait déjà pas pu tourner sur la vraie Tour Montparnasse parce qu'on nous avait répondu que l'on aurait pu nuire à son image. Du coup, on n'est jamais dans la vraie tour.

ÉRIC : Il faudrait peut-être que l'on se pose des questions. À quoi va-t-on risquer de nuire le prochain coup ? Tout ça est plutôt drôle. Avec notre esprit, même les galères deviennent de bons souvenirs. Je me souviens par exemple d'un énorme fou rire à cinq heures du matin, avec les effets spéciaux mécaniques. On avait une équipe de Flamands, qui nous ont d'ailleurs inspiré le personnage du Flamand dans le film dont on ne comprend pas un mot quand il parle. Pour la scène où McCalloway s'enfuit sous les tirs des méchants, des vitres devaient exploser. Le technicien appuie, clic, et ça ne pète pas, il recommence, clic, et ça ne pète toujours pas. On tournait de nuit, on avait fini à quatre heures, et une heure après la fin théorique du tournage, il en était encore à galérer avec son matos... J'ai eu un fou rire, et ce type commençait à s'énerver pendant qu'on était tous en heures sup. Personne n'a envie d'être en heures sup à cinq heures du matin. Tout le plateau est parti en fou rire, et ça c'est fini avec des godasses balancées dans les vitres et effacées numériquement. Ça a très bien marché.



rencontre avec
MARINA FOÏS

INTERPRÈTE DE L'ADJOINTE DU MINISTRE

QUATORZE ANS APRÈS LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE, VOUS RETROUVEZ ERIC ET RAMZY. QUELLE A ÉTÉ VOTRE RÉACTION QUAND ILS VOUS ONT APPELÉE ?

J'aurais même été triste s'ils ne l'avaient pas fait ! Eric, Ramzy et moi, c'est une très longue histoire : à l'époque où les Robins des Bois n'étaient peut-être même pas encore formés, nous avions assisté à leur toute première représentation, dans un café-théâtre qui faisait à peu près 12 mètres carrés... Ils nous ont fait tellement rire qu'on est allés les voir après pour leur dire qu'ils étaient géniaux. C'est d'ailleurs comme ça que Pef est devenu leur metteur en scène. C'est donc une très longue histoire, bien avant le succès, bien avant la notoriété... Mon amour pour leur humour est absolument pur ! Après, bien sûr, il y a eu LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE, et c'est l'un des trois rôles dont les gens me parlent spontanément dans la rue avec DARLING et POLISSE. En général, les retrouvailles sont soit pathétiques, soit bouleversantes, et là j'ai vraiment aimé voir qu'Eric et Ramzy ne se sont pas perdus en chemin – ce qui ne les a pas empêchés d'évoluer. Les gens qui ne bougent pas, c'est triste, et ceux qui deviennent quelqu'un d'autre, c'est triste aussi. Eux sont restés fidèles à ce qu'ils sont, tout en continuant à avancer. J'étais très heureuse de les revoir sur un plateau, on a énormément ri !

QU'AVEZ-VOUS VU ÉVOLUER EN EUX ?

Eric est devenu réalisateur, ce n'est pas rien. Il y a une vraie «direction artistique», un véritable univers visuel, du décor, de la mise en scène... C'est du vrai cinéma ! J'aime que l'on apporte du soin à la comédie, que ce soit fait aussi sérieusement que d'autres genres de films réputés plus sérieux. Il y avait aussi une volonté d'Eric de retrouver le tandem mais également d'ouvrir à d'autres acteurs. Par exemple, Philippe Katerine est absolument génial, et le prendre lui, pour de la comédie, et pour un méchant en plus, relève d'un vrai choix artistique. En fait, Eric et Ramzy sont pointus. Cela ne veut pas dire élitistes, ça veut dire que personne d'autre qu'eux ne peut faire leurs films. C'est

toujours le cas pour les vrais cinéastes. Quand j'ai vu le film, j'ai hurlé de rire. C'est un bonheur de les retrouver. Et c'est un registre d'humour qui ne se limite pas au franco-français, on trouve du tellement absurde que cela en devient poétique – le tout à un rythme digne d'une comédie américaine très réussie. Et puis il y a un scénario, une histoire dingue certes, mais c'est quand même une histoire ! Vraiment, j'adore le film, je le trouve hyper réussi.

DANS LE FILM, VOUS JOUEZ L'ADJOINTE D'UN MINISTRE INCOMPÉTENT INTERPRÉTÉ PAR GRÉGOIRE OESTERMANN...

C'est un acteur génial, que je connais bien car j'ai beaucoup joué avec lui au théâtre. Dans LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE je joue la mère de Marie-Joëlle, mon personnage de LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE, et donc je suis enceinte d'elle. Je travaille avec un ministre qui aurait été plus à sa place à la Culture qu'à la Défense... Mon personnage est en butte au machisme, aux réflexions sexistes sur les femmes, les femmes enceintes, les mères... Le film contient les vannes les plus sexistes du monde et aussi les plus racistes. Et oui, c'est un film à gros message. En comédie, la pauvreté de ce qui est offert aux femmes est affligeante – là je n'ai pas non plus le premier rôle, mais au moins j'ai quelque chose à défendre. Et il ne s'agit pas non plus d'humour au-dessous de la ceinture, ce qui est trop souvent ce que les femmes ont à jouer et que je déplore. Soit on est nymphomanes, soit on est mal baisées, soit on est hystériques, mais en gros, si ça ne tourne pas autour de ça, il n'y a pas beaucoup de registres de comédie. Là, j'ai droit à mon absurde à moi !

COMMENT ÊTES-VOUS ENTRÉE DANS LE PERSONNAGE ?

Quand je fais un film, j'aime bien me dire que je fais le film du metteur en scène. J'essaie donc de me rendre disponible pour son univers, son histoire et ses personnages. J'arrive bien sûr avec ce que je suis, au moment où je le fais, mais le but n'est pas de m'exprimer moi. Je ne demande jamais au metteur en scène pourquoi il m'a choisie. C'est son

problème ! J'attends de lui qu'il m'amène à des endroits où je n'irais pas toute seule. De toute façon, on ne peut pas faire sans ma tête, on ne peut pas faire sans ma voix, sans ce que je suis, mais si on peut me regarder un peu différemment et me rendre autre, cela m'arrange. Le véritable intérêt du travail d'interprète – qui ne me frustre absolument pas – c'est d'être au service de l'histoire et du film. Je crois que pour un acteur, la seule chance de pouvoir évoluer de projet en projet consiste à être celui que l'on attend qu'il soit. J'essaie d'être ce que l'on attend de moi. Dieu sait que j'ai un ego énorme qui peut se manifester à plein d'endroits, mais au cœur du travail, j'essaie de ne pas me tromper de combat. Eric sait très bien ce qu'il veut, et les choses se font beaucoup sur le plateau. En plus, les scènes sont écrites, elles existent très fort, les situations extrêmes... Ils m'ont frisé les cheveux, ils m'ont habillée d'un tailleur horrible, je suis enceinte de neuf mois... Ils m'ont bien massacrée. Il y a un truc qui existe tout seul et on se retrouve dans un écriin qui est déjà le reflet d'une vision. Pas besoin de s'agiter pour exister.

QU'AVEZ-VOUS DÉCOUVERT UNE FOIS LE FILM TERMINÉ ?

J'ai ri, beaucoup. Je vais au cinéma trois fois par semaine, et les jours où je n'y vais pas je regarde des DVD. Je vois donc beaucoup de films et je suis généralement très bonne spectatrice... Sauf pour la comédie ! Je ne ris pas si facilement... J'aime Judd Apatow, les comédies américaines, Sacha Baron Cohen... Et devant LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE, je suis comblée, parce qu'en plus de rire énormément avec des choses vraiment absurdes, c'est un vrai film de cinoche ! Je suis fière d'être dedans. En lisant le scénario, je m'étais fait une idée du film, mais j'ai découvert toute une valeur ajoutée, la direction artistique, l'esprit Eric et Ramzy... En fait, l'absurde ne se lit pas, ni les gags visuels dont le film est bourré. Le film est donc beaucoup mieux et beaucoup plus riche que le scénario. Ils ajoutent une poésie, un sens du tempo. Le rythme, c'est l'expression de la personne. Tous les acteurs, tous les cinéastes ont un rythme qui leur est propre. Si on n'est pas soi-même, on n'est pas dans le bon rythme. Si on est vrai, on est dans le rythme. Regardez Philippe Katerine, il a un

rythme impossible, qui n'appartient qu'à lui, mais comme c'est vraiment le sien, du coup tout ce qu'il fait devient très drôle. Eric et Ramzy, eux, jouent beaucoup à deux, ils ont un rythme commun qui est comme une respiration, une vibration. Pour moi, le rythme n'est pas une technique, c'est quelque chose de plus charnel, de viscéral.

QUELQUES ANNÉES PLUS TARD, VOUS VOUS RETROUVEZ ENSEMBLE, TOUS UN PEU PLUS GRANDS, AUTOUR DE L'ESSENCE DE CE QUE VOUS AIMEZ FAIRE. QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR VOUS, SUR LE MÉTIER, SUR CE QUI A CHANGÉ ?

J'ai l'impression que la liberté artistique de chacun est encore intacte. C'est la seule chose qui compte. Ça ne m'intéresse pas de savoir s'ils ont eu plus de mal à trouver l'argent qu'il y a quatorze ans, c'est le problème des producteurs. L'essentiel, c'est que ça ne les a pas empêchés de faire ce dont ils avaient envie. J'ai senti Eric libre, exigeant, et surtout, je l'ai trouvé drôle. Il ne s'est pas fait déborder par la fonction de réalisateur. Peut-être qu'au milieu, on est tous passés par une période où on se prenait plus au sérieux, mais maintenant, « après tout le chemin parcouru », j'avais l'impression qu'ils étaient au bon endroit, et libres. J'aime savoir qu'il existe des gens dont le sens artistique n'a pas été altéré par le succès, l'argent ou le pouvoir. J'ai récemment travaillé avec Romain Duris : la pureté de l'acteur est intacte malgré le pouvoir qui est le sien. Je trouve qu'Eric et Ramzy ne se sont pas embourgeoisés dans leur manière de travailler. Je n'aime pas voir des gens installés dans leur fauteuil, ça me fout le cafard. Ce n'est pas leur cas.

VOUS ALTERNEZ LES GENRES SANS VOUS LAISSER ENFERMER. QUE TROUVEZ-VOUS DANS CHACUN DES REGISTRES QUE VOUS PRATIQUEZ ?

J'ai besoin d'alternance. Je viens de jouer « Démons » avec Duris au théâtre, qui est tout sauf une comédie. Après trois mois de ça, j'ai besoin de légèreté. J'ai envie de rire.

Une journée sans rire est une journée perdue, foutue, qui ne sert à rien. Je mets l'humour très haut : au-delà d'une qualité, c'est une valeur, une nécessité. Je considère le rire et l'humour avec énormément de sérieux. Quel que soit le film, il est intéressant de se poser la question du dosage, d'envisager la zone dans laquelle on se trouve... Il y a un premier degré à trouver, tout le temps, partout : il faut croire à tout, même à l'absurde, en permanence. Ça devient drôle parce qu'on y croit à fond. Je n'ai pas de mal à jouer des choses délirantes au premier degré, c'est même un plaisir ! Il faut absolument qu'entre « action » et « coupez », l'acteur perde sa distance et soit au cœur du personnage sans se regarder. On n'est pas là pour rire de nos propres vanes, on est là pour que le public s'amuse.

QUEL SOUVENIR GARDEZ-VOUS DU FILM ?

Il y a eu beaucoup d'excellents moments de jeu mais à titre personnel, je garde un joli souvenir d'une déambulation avec Ramzy sur le tarmac de l'aéroport. Après quatorze ans à ne faire que se croiser, nous avons eu le temps de « faire le point » sur nos vies. Pourtant nous avons fait un film ensemble, VANDAL d'Hélière Cisterne, dans lequel lui et moi étions parents d'un enfant. Mais nous n'avions pas joué ensemble. Sur LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE,

nous n'avons pas non plus de scène commune et c'est sans doute mon seul regret dans cette expérience. Par contre j'ai beaucoup vu Eric. Toute ma vie, je serai reconnaissante aux gens qui me font rire autant. Je ne conçois pas la vie autrement, j'aime les gens qui sont à l'affût pour décaler, parce que l'ennui nous guette, tout le temps, partout, la misère et la douleur aussi, c'est la réalité. Je voue donc une reconnaissance éternelle à quelqu'un qui va me faire rire aussi souvent dans la journée !

SELON VOUS, QU'EST-CE QUE LE PUBLIC DU PREMIER FILM PEUT TROUVER DANS CELUI-CI ? ET LA NOUVELLE GÉNÉRATION ?

Il me semble que l'on retrouve l'esprit du premier film, en plus drôle. Il existe toute une génération qui a découvert le premier en DVD et pour qui ça va être le premier « TOUR INFERNALE » au cinéma. L'humour d'Eric et Ramzy est enfantin, universel. Il y a un côté fable dans le film, hors du temps... C'est une idée de ministre, une idée d'assistante, une idée de bagagistes... Il y a aussi un côté complètement surréaliste. C'est un humour très pointu. J'ignore si l'humour absurde est populaire, mais je souhaite au public qui aime rire de ne pas passer à côté de ce film-là. Pour moi, cet humour-là, c'est l'anti-grosse caisse, donc j'adore !





rencontre avec
PHILIPPE KATERINE

IL EST PAS LÀ POUR FAIRE RIRE, IL EST LÀ POUR FAIRE PEUR !

COMMENT AVEZ-VOUS RÉAGI LORSQU'ON VOUS A PROPOSÉ CE RÔLE ?

Eric m'a appelé un soir pour m'annoncer qu'il souhaitait me confier un rôle de méchant. J'ai été très étonné ! Et très ému aussi, parce que je suis un grand fan d'Eric et Ramzy. C'était une excellente surprise. Un méchant, pourquoi pas ? Je lui ai demandé s'il voulait que je fasse un essai, et il m'a répondu que ce n'était pas la peine. Il m'a envoyé le scénario, et c'était réglé.

VOUS ÉTIEZ-VOUS DÉJÀ PROJETÉ DANS UN RÔLE DE MÉCHANT, ET AVEZ-VOUS IMAGINÉ CE QUE CELA POURRAIT DONNER DANS UN UNIVERS AUSSI DÉCALÉ QUE CELUI DU DUO ?

Quand j'ai lu le scénario, j'ai retrouvé tout l'esprit Eric et Ramzy, mais dans un vrai film d'action avec en prime quelque chose de surréaliste, et le tout sur un mode régressif dont je suis très friand. Ça m'a tout de suite parlé. En tant que spectateur, j'adore. C'est à se tordre de rire quand on voit ça à l'écran ! J'étais aussi fasciné par le mélange d'absurde, d'effets spéciaux et le côté cartoon délirant dont je raffole également.

Mais je n'avais jamais songé à jouer un méchant. Ne pas y penser, c'est peut-être la meilleure façon d'aborder les choses ! C'est venu comme ça, sur le tournage. Je me suis saisi de mon personnage en arrivant sur le plateau.

VOTRE TALENT S'EXPRIME SOUS DIFFÉRENTES FORMES : ON VOUS A DÉCOUVERT DANS LA MUSIQUE, VOUS FAITES DE LA PHOTO, VOUS RÉALISEZ AUSSI. ÊTRE ACTEUR EST QUELQUE CHOSE QUI VOUS A TOUJOURS TENTÉ ?

Pas vraiment. Ce sont des rencontres qui m'ont amené sur les plateaux. Cela m'a conduit à des expériences très différentes, éclectiques et sans a priori. C'est exactement ce que



je suis en tant que spectateur. Je n'ai pas de genre de prédilection ou d'idée préconçue.

Lors des premiers tournages, je marchais sur des œufs, et puis petit à petit j'y ai pris goût. J'ai aimé cela. Surtout quand on est conduit. Eric, par exemple, conduit merveilleusement les acteurs. C'est une espèce d'horloger du comique, il est très précis dans le rythme, ce qui me correspondait parfaitement puisque je fais de la musique. Il fallait tomber juste dans le tempo. Travailler avec lui était très agréable.

Si je fais du cinéma, c'est pour m'abandonner complètement. J'accepte ce qui a été prévu pour le personnage. Je fais ce métier pour ne prendre aucune décision. C'est ce que j'aime. Après, si on me demande mon avis, je le donne, mais je fais totalement confiance au réalisateur. Je choisis les gens à travers des rencontres, et ensuite, s'ils me choisissent, je fais entièrement confiance.

VOTRE PERSONNAGE EST UN MÉCHANT QUI ÉCHAPPE AUX ARCHÉTYPES HABITUELS. IL EST EXTRÊMEMENT CALME, CE QUI NE L'EMPÊCHE PAS DE COMMETTRE LE PIRE... COMMENT AVEZ-VOUS DÉFINI VOTRE FAÇON DE LE JOUER ?

Je ne me suis pas posé de question. J'étais à fond dans le personnage, au premier degré, et je l'ai pris très au sérieux. Il s'est imposé à moi. L'ordure qui est en moi s'est révélée ! Le monstre a repris le dessus ! J'étais envahi par l'ignoble Janouniou ! Le personnage m'a complètement imprégné. Cela a même réveillé une partie inconnue de ma personnalité qui a d'ailleurs surpris mon entourage. J'ai gardé deux choses de ce personnage : son côté redoutable et son manteau en fourrure de belette que l'on m'a offert... Très classe pour aller faire les courses.

EN TRAVAILLANT AVEC ERIC ET RAMZY, QU'AVEZ-VOUS DÉCOUVERT D'EUX ?

Eric et Ramzy, ce sont deux génies de la comédie. J'étais fan, mais je le suis encore plus maintenant que je les connais. Je soupçonnais qu'au-delà des apparences, Eric était un garçon extrêmement rationnel. Et c'est vrai. Sous ses faux airs de dingue, il réfléchit énormément. J'ai vraiment été impressionné par son sens de la précision, qui m'a beaucoup plu. Mais il a aussi ce côté funky qu'il partage avec Ramzy : quand on tourne, ils travaillent mais ne se prennent pas au sérieux. Ils passent de la musique entre les scènes. Je n'avais jamais vu ça ! Ramzy met aussi la musique à fond. Je suis revenu un soir avec lui à l'hôtel, il passait du rap dans la voiture, et je n'ai jamais entendu une musique aussi forte de toute ma vie ! Pourtant j'ai un peu d'expérience, mais c'était un truc hallucinant ! Insupportable pour un être humain normal. En plus, il chantait par-dessus ! C'est un moment qui me restera, un souvenir extraordinaire.

En dehors de la musique, chez Ramzy, j'ai découvert une sensibilité exceptionnelle. C'est un être ultrasensible. À travers tous les états que ses sentiments peuvent lui faire traverser, il se révèle extrêmement attachant. J'ai été très heureux de faire ce film avec eux.

VOUS POSSÉDEZ UN UNIVERS TRÈS FORT ET EUX AUSSI. COMMENT CES DEUX MONDES À PART SE SONT-ILS MÉLANGÉS ?

J'ai l'habitude de travailler en groupe et j'adore ça. Je ne sais pas s'ils connaissent vraiment mes disques, mais moi je connaissais bien leurs films, de SEULS TWO à STEAK, que j'adore. Il y a quand même pas mal de points communs, de choses qui nous rapprochent. Il n'y a vraiment pas eu de difficultés.

"COMME J'AIMAIS BEAUCOUP MES PARTENAIRES, JE LES AI TUÉS AVEC TENDRESSE"

PHILIPPE KATERINE

On peut voir le film comme un conte philosophique sur l'incompréhension mutuelle entre les êtres humains. À part Eric et Ramzy qui ont leur cohérence propre, personne dans cette histoire ne se comprend. C'est hilarant. C'est d'ailleurs souvent comme ça dans la vie ! Mais pour donner vie à tout cela, on n'a pas eu besoin de se parler vraiment, on s'est compris. Je pense que cette connivence naturelle était nécessaire pour faire ce film où les gens ne se comprennent pas !

LORSQUE VOUS AVEZ VU LE FILM TERMINÉ, QU'AVEZ-VOUS DÉCOUVERT QUE VOUS N'AVIEZ PAS ANTICIPÉ ? QUELLE VISION EN AVEZ-VOUS EN TANT QUE SPECTATEUR ?

J'en suis sorti abasourdi. C'est un peu comme une bombe, un feu d'artifice permanent. Parce que ça ne s'arrête jamais. Le rythme ne faiblit pas. On trouvait cette énergie dans les grandes comédies françaises des années 70. L'histoire ne vous lâche pas une seconde, on n'est jamais abandonné. C'est ce qui m'a d'abord frappé.

J'ai enfin pu voir les séquences que je n'avais fait que lire parce que je ne jouais pas dedans, notamment des scènes avec le ministre et son assistante, qui sont absolument jubilatoires !

J'attendais aussi beaucoup du côté visuel, avec les effets spéciaux, et je n'ai pas été déçu ! Et puis évidemment il y a le duo Eric et Ramzy qui fonctionne à plein, encore plus dans la régression. Là j'étais comblé ! Ils se situent au niveau de l'âge mental d'enfants de 4 ans. C'est la grande joie de ce film. J'ai même l'impression qu'avec quinze ans de plus, ils ont encore rajeuni par rapport au premier film...

COMMENT AVEZ-VOUS RÉAGI EN VOUS VOYANT DANS CE RÔLE DE MÉCHANT ?

Cela m'a fait du bien. On dirait vraiment que ce n'est pas moi, alors j'aime ça ! J'ai réellement l'impression de voir quelqu'un d'autre. C'est quelqu'un qui existe en moi, que je ne veux pas voir, mais que je vois. J'ai déjà joué des personnages proches de moi, j'ai même joué mon propre rôle, mais j'ai pris plus de plaisir à être vraiment quelqu'un d'autre, un personnage que je trouvais hyper concret en le voyant à l'écran.

COMMENT CELA S'EST-IL PASSÉ AVEC VOS PARTENAIRES ?

Sur le plateau, j'ai tendance à rester dans le personnage. Je me montrais donc peut-être un peu distant entre les prises parce que Janouniou n'est pas un tendre ! Mais comme j'aimais beaucoup mes partenaires, je les ai tués avec tendresse... Heureusement, à la cantine on sympathisait... Ça n'empêchait pas de leur mettre une balle après le dessert !

QU'EST-CE QUE LE FILM PEUT APPORTER AU PUBLIC SELON VOUS ?

C'est un film qui désamorce. Personne ne se comprend, tout le monde est ridicule. C'est quelque chose que l'on peut transposer très facilement dans ce que l'on vit actuellement, dans la situation tendue que notre monde traverse aujourd'hui. Le film parle de ce qui nous angoisse pour aller vers ce qui nous détend. Ce n'est pas un film tranquille, mais paradoxalement, je pense qu'on en sort apaisé.

Y A-T-IL UNE SCÈNE QUE VOUS ÉTIEZ PARTICULIÈREMENT IMPATIENT DE JOUER ?

J'avais très envie de tirer avec une arme. C'est la première fois de ma vie que je tire un coup de feu ! Et en fait, je trouve ça horrible ! Déjà, il faut faire un stage – pour des questions de sécurité, c'est toujours le cas quand on manie des armes au cinéma... Tout est barbare, le bruit, l'odeur... Ça m'a vraiment angoissé ! J'en rêvais, mais je suis bien refroidi. Le reste m'a plu énormément, mais pas ça.

QUEL SOUVENIR GARDEREZ-VOUS DE TOUTE CETTE EXPÉRIENCE ?

J'ai beaucoup aimé faire ce film. J'ai découvert le plaisir d'être quelqu'un d'autre que ce que je suis dans la vie. C'est un plaisir nouveau pour moi. Une aventure ! J'en sors sourd, avec un manteau de belette, et en sachant que j'ai un monstre en moi...

LISTE ARTISTIQUE

ON JOUE TOUS DANS LE MEME FILM ! POINT COMMUN !

ERNEST KRAKENKRICK	ÉRIC JUDOR
BACHIR BOUZOUK	RAMZY BEDIA
CONSEILLÈRE DU MINISTRE	MARINA FOÏS
COLONEL JANOUNIOU	PHILIPPE KATERINE
LE MÉCHANT	SERGE RIABOUKINE
GÉNÉRAL MANGEDEURME	WILLIAM GAY
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR	GRÉGOIRE OESTERMANN
JEAN-PETER McCALLOWAY	LIONEL BEYEKE
ZAVIER LE BLACK	JOËL JERNIDIER
MOUSTACHIOUS 4 - TYPE LOUCHE	TON DE WIT
MOUSTACHIOUS 3	MICHEL LEROUSSEAU
MOUSTACHIOUS SNIPER	NICOLAS LUMBRERAS
CHAUFFEUR CAMION	EDDY LEDUC
MOUSTACHIOUS 2 - CORRECTEUR	CORENTIN LOBET
MOUSTACHIOUS 5	FABRICE ADDE
SOLDAT QG	YVAIN JUILLARD
JEAN-LOUP MUSELIME	ALEXIS VAN STRATUM
PÈRE DE FAMILLE	MICHEL NABOKOFF
MÈRE DE FAMILLE	MÉLANIE LAMON

LISTE TECHNIQUE

RÉALISÉ PAR
SCÉNARIO ET DIALOGUES

ÉRIC JUDOR
ÉRIC JUDOR, NICOLAS ORZECKOWSKI & RAMZY BEDIA

PRODUIT PAR
COPRODUCTEURS

ILAN GOLDMAN
ÉRIC JUDOR, RAMZY BEDIA & LUC BOURDARIAS
CINÉFRANCE - ETIENNE MALLET, JULIEN DERIS & MARC DUJARDIN
NEXUS FACTORY - SYLVAIN GOLDBERG, SERGE DE POUQUES,
DAVID CLAIKENS & ALEX VERBAERE

PRODUCTEUR ASSOCIÉ
SUPERVISION PRODUCTION EXÉCUTIVE
DIRECTRICE DE PRODUCTION
UNE PRODUCTION
EN COPRODUCTION AVEC

CATHERINE MORISSE-MONCEAU
CONTREBANDE PRODUCTIONS - DELPHINE CROZATIER
PATRICIA ZIMMERMANN
LÉGENDE

AVEC LA PARTICIPATION DE
ET DE
POST-PRODUCTION EXÉCUTIVE

4 MECS EN BASKETS – 4 MECS À LUNETTES
CINÉFRANCE, FRANCE 2 CINÉMA, LE 12^e ART,
NEXUS FACTORY & BNP PARIBAS FORTIS FILM FINANCE
CANAL+, CINÉ+, FRANCE TÉLÉVISIONS & D8
LA WALLONIE ET LA RÉGION DE BRUXELLES CAPITALE
SLM MÉDIA - ABRAHAM GOLDBLAT

MUSIQUE ORIGINALE
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
MONTAGE

DAVID SZTANKE (TAHITI BOY)
VINCENT MULLER - AFC
JEAN-CHRISTOPHE HYM
JEAN-DENIS BURE

DÉCORS
COSTUMES
CASTING
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR
SON

BERTRAND SEITZ
ALINE DUPAYS
SWAN PHAM
MATHIEU THOUVENOT
THOMAS GUYTARD
FRED DEMOLDER - ASK
STEVEN GHOUTI - AFSI

LÉGENDE
DISTRIBUTION



LÉGENDE
DISTRIBUTION